



L'Affaire du Luberon

Scènes de la vie maçonnique

Épisode 5

Depuis combien de temps Fantoche savait-il que Marie-Germaine Blanc était Marianne Laroque ?

Presque aussitôt, disons dans les deux heures qui suivirent, alors que nous ne savions encore pas ce qu'était devenu Théo, nous en apprenions sur l'affaire bien plus que depuis son début et les premiers grenouillages de Fantoche sur le Mail.

Marie-Germaine Blanc n'était autre qu'une ancienne amie d'Ulysse, actrice réputée et connue sous le nom de Marianne Laroque. Elle avait tourné dans les environs d'Aix toute une longue série pour la télévision. Elle avait habité chez Théo avec Ulysse du vivant d'Antoinette. Plus de vingt parmi nos frères et nos sœurs, mais pas moi, s'étaient rendus l'année d'avant dans la villa du Luberon qu'elle partageait avec une autre actrice, Laura Soline.

Depuis combien de temps Fantoche savait-il que Marie-Germaine Blanc était Marianne Laroque ? Puis-je croire qu'il l'a appris seulement par Ulysse, quand il s'est précipité au commissariat en me suppliant de ne rien dire à Théo ? Non, je ne le crois pas. Fantoche nous piégeait. Il voulait voir lequel d'entre nous se couperait. La suite lui montra que personne parmi nous ne savait qui était Marie-Germaine Blanc, identité relevée par les

policiers lorsqu'ils découvrirent le corps et les papiers de la victime.

Les informations nous parvinrent de plusieurs côtés. Le premier à parler librement fut Edgar Joly. Ce mec, avec son petit air de fouineur qui se glisse partout, veut décidément nous faire savoir à tous qu'il apprend tout avant tout le monde.

Mon directeur à la coopérative m'en apprit beaucoup, lui aussi. L'affaire de la Disparue devenait publique et les sources habituelles de l'information se mettaient en branle. Mon directeur se montra particulièrement aimable et compréhensif. Ses informations lui venaient d'internet dont il est un fervent utilisateur. Mon arrestation l'avait scandalisé. Il me parla d'aveuglement et d'arbitraire. Il me proposa de rentrer chez moi pour y faire la sieste et me reposer. Je lui répondis que je voulais reprendre immédiatement mon boulot. Il me remercia et me dit :

- Titou, nous sommes avec vous. Dans des moments pareils, nous devons nous tenir les coudes.

Qu'entendait-il par nous ? Sans doute ceux qui sont de la même entreprise. Il ne m'avait jamais traité comme cela auparavant et il me posa des questions sur la franc-maçonnerie. Il se doutait bien que je n'y étais pas un grand chef et j'ai vite vérifié qu'il s'était informé en allant sur les sites des diverses obédiences.

- Où vous m'avez étonné, Titou, me dit-il c'est en défendant si vigoureusement le secret maçonnique alors que, de mon point de vue, il n'existe plus. La preuve en est tout ce que j'ai appris si facilement.

Notre autre et principale informatrice fut Lucienne, magistrate auprès de la Cour d'appel d'Aix, membre de la loge *L'Arche de Noé* de la Grande Loge féminine à l'Orient d'Aix et qui fait partie des futures fondatrices d'une loge féminine à La Roquebrussanne. Elle confirma ce que tout le monde pouvait maintenant lire dans le journal ou entendre à la radio, mais elle nous en révéla un peu plus. Il y avait, bien sûr, le secret de l'instruction, mais entre magistrats extérieurs ou non au dossier on peut se dire des choses.

Le crime avait bien eu lieu dans une villa du Luberon. Les propriétaires en étaient absents, ce jour-là, ainsi que le couple de gardiens marocains partis pour un enterrement à Fez. La comédienne Laura Soline avait été invitée, comme l'année précédente, à y séjourner pendant le Festival d'Avignon. Comme l'année précédente, son amie comédienne Marianne Laroque avait pu profiter librement de la même invitation. L'absence exceptionnelle des gardiens ne pouvait pas être un obstacle à

l'entrée des deux femmes dans les lieux. Elles connaissaient toutes les deux l'endroit où se trouvait cachée la clé de secours. Elles connaissaient également la manière de désamorcer le système d'alarme. C'était Edgar Joly, vendeur et installateur de ce système, qui les avait instruites l'an dernier à la demande des propriétaires, grands amateurs de voile et qui fuyaient le Luberon chaque été en juillet.

La propriété voisine faisait, comme cela s'était murmuré, l'objet d'une surveillance policière très discrète, en particulier quand allaient atterrir des hélicoptères. Élysée ou pas Élysée, notre sœur Lucienne expliquait par ce voisinage la nervosité de Fantoche. La propriété appartenait à une société dont le siège était en Suisse. D'importants personnages venaient y séjourner pour les affaires, le sexe ou la politique. Très vraisemblablement les trois, pensait Lucienne.

Officiellement, on excluait toute relation entre cette propriété très surveillée et la villa voisine, celle du crime. Toutefois, la confusion que l'enquête avait générée dans ses débuts pouvait s'expliquer par cette surveillance de la propriété contiguë.

Laura Soline, retenue en Avignon par des répétitions, était logée sur place par le producteur de son spectacle. En revanche, Marianne Laroque, qui ne tournait ni ne jouait en ce mois de juillet, venait de s'installer dans les lieux quand un ou plusieurs individus l'ont tuée.

La police pensait avoir reconstitué le déroulé du meurtre.

Marianne avait d'abord été étranglée avec les mains puis, dans le quart d'heure suivant, alors qu'elle était manifestement étendue au sol, elle avait été frappée au cœur avec un couteau de cuisine à la lame très longue et très effilée. Le couteau a été retrouvé, parfaitement bien nettoyé. Le meurtrier ou les meurtriers ont pris leur temps. Aucune effraction n'a été constatée. Marianne Laroque n'a pas été violée et n'a pas eu de relations sexuelles dans les heures qui ont précédé sa mort.

- Et l'accusation contre les maçons ?

Lucienne avait sa version et nous mettait en garde. La première personne interrogée par la police avait été Laura Soline. Son nom, donné par les gardiens marocains, a constitué au début de l'affaire la seule piste qui se présentait. Les gardiens, immédiatement mis hors de cause, avaient découvert le corps à leur arrivée de Fez et ils avaient instantanément appelé la police.

Laura Soline, en répétition, suppliait qu'on la laisse travailler. Elle prouvait facilement n'avoir pas quitté Avignon. Sous la

pression des policiers, elle avait cependant lâché une information :

- Je ne sais rien, je n'y comprends rien, je suis désespérée, et j'ai ma première dans moins de huit jours. Voyez du côté des francs-maçons. Marianne ne fréquentait qu'eux à La Roquebrussanne. Moi, je ne comprenais pas ce qu'elle leur trouvait. Ils sont venus et revenus à plus d'une dizaine l'an dernier pour nous enquiquiner à la villa. Ce sont des gens très ordinaires et qui ont si peu d'intérêt que je me suis disputée avec Marianne à leur sujet. Même les plus jeunes me semblaient *hasbeen*. Pas un seul à sauver.

Selon Lucienne, Fantoche n'avait aucune prévention contre les francs-maçons, mais il pataugeait dans nos complications de loges et d'obédiences. Faute d'une autre piste, il aurait dit : « Je commence par secouer le prunier maçonnique. Il en tombera bien quelques fruits pourris. »

Ce n'était pourtant là que rumeurs accentuées par le voisinage de la propriété avec terrain d'atterrissage. S'en prendre aux francs-maçons, nous disait Lucienne, détournait l'attention des hélicoptères.

Dernière information : Théo n'avait pas été placé en garde-à-vue dans la cage où Fantoche m'avait fait passer la nuit. On l'avait immédiatement transféré à Aix et présenté au juge. Contre moi, pauvre Titou, il n'y avait aucune charge sérieuse. Théo, lui, avait déménagé les archives. L'obstacle à l'instruction dans une affaire criminelle était avéré. Fantoche n'avait pas eu à fouiller toute la grande maison de Théo. Nos archives n'étaient même pas cachées.

Restait à découvrir pourquoi Fantoche s'était précipité sur Théo après avoir entendu Jean-Michel, reparti depuis pour Avignon. Il ne répondait pas au téléphone et n'était pas revenu sur le Mail pour avertir Théo comme il m'avait promis de le faire quand il m'avait demandé un secret absolu. Nous avons tous pensé dès lors que Jean-Michel Michel se trouvait au cœur de l'Affaire. Marianne Laroque, son ancienne amie, avait habité chez Théo avec ou sans lui deux étés de suite et plus d'une dizaine d'entre nous s'étaient rendus à son invitation l'année passée dans la villa du Luberon qu'elle partageait avec Laura Soline.

Pour échanger et vérifier toutes ces informations et pour en débattre, nous avons organisé le soir-même une réunion rue Tournefort. Les trois vénés ne voulaient pas lui donner l'importance et la solennité de la séance informelle du premier jour. Elle n'a donc pas eu lieu dans le temple, mais en salle

humide. Marinette, aussitôt prévenue, nous a fait préparer des agapes. De mon côté, j'ai apporté le vin.

La situation se trouvait retournée. Nous ne pouvions plus reprocher à Fantoche de s'être agité sans raison contre nous, mais de là au crime par l'un d'entre nous, il y avait loin. Le brouillard se dissipait. Rien n'en était pourtant plus clair.

Plusieurs d'entre nous firent allusion à ce que j'ai appelé le côté lunaire d'Ulysse, avec sa partie d'ombre incompréhensible pour ceux, dont je suis, qui ne s'intéressent pas à son théâtre du désastre ou de le déréliction. Sans que nous ayons encore aucune nouvelle de Théo ni aucune explication de sa part, il était reparti pour Avignon. Il y avait là un manque évident de fraternité.

Mais nous retrouver dans le coup ne signifiait absolument pas que l'un de nous soit le meurtrier de Marianne Laroque. Les trois vénérables insistèrent sur ce point : Avant tout pas de suspicion systématique selon nos affinités ou nos réticences personnelles. Il est catastrophique et vénéneux pour une loge de rechercher un criminel en son sein. L'instruction commençait. Nous ne devons tirer aucune conclusion hâtive. Nos trois vénérables nous mirent en garde contre ce danger mortel pour une loge.

Nous étions tous d'accord, les membres de nos trois loges et quelques autres frères ou sœurs, présents à La Roquebrussanne, qui s'étaient joints à nous pour avoir des nouvelles de Théo dont l'arrestation publique nous horrifiait. Parmi ces frères, il y avait Gilbert Hesse, de la Grande Loge à Paris, ce frère aussi grand que Théo par la taille, dont j'ai déjà parlé pour me moquer un peu de lui, car il ne supporte pas d'être reçu en tenue ailleurs qu'à l'Orient. C'est un excellent orateur et un frère réputé. Il revient chaque été chez nous pour la *Coupe des Deltas* et aussi en d'autres occasions, car sa famille possède une maison par ici. Gilbert Hesse adore donner des conférences dans les loges de la région, ce qu'apprécie beaucoup les vénérables en manque de bonnes planches.

Gilbert est un grand ami de Théo. Ils se connaissent depuis très longtemps et ils ont siégé ensemble dans je ne sais quelle commission nationale de la Grande Loge à Paris. Gilbert nous a parlé avec une grande émotion de ce qu'il a appelé la double présomption d'innocence quand il s'agit d'un frère. Théo ne pouvait pas être le meurtrier.

C'est fou comme ces Parisiens manquent le coche. Il était inutile de se porter ainsi à la défense de Théo, dont pas un et pas une d'entre nous ne pouvait penser qu'il avait le moindre tort, sinon celui d'avoir cédé dans la précipitation à la sollicitation d'un

frère affolé, Titou, qu'ils ne voulaient pas accabler, mais dont la maladresse avait fait saisir nos archives avec noms et adresses de tous les membre de *La Justice*.

L'intervention à voix vibrante de Gilbert a été fort mal accueillie, même si aucun d'entre nous n'a bronché. Nous étions nombreux à penser que Gilbert n'avait pas à vouloir consolider l'innocence évidente de Théo. Gilbert a une certaine façon de parler d'en haut, de plus haut que tous dans le temple. Je n'ai pas une instruction suffisante pour juger de ce qu'il dit dans ses planches, mais il m'a plusieurs fois choqué profondément. Dans la vie profane, il est un stomatologue connu. Dans un congrès de stomatologie, qu'il parle en savant, je l'accepte, mais en Loge nul n'est présumé au-dessus des autres. Surtout pas ceux d'entre nous qui gravitent comme lui dans les hauts grades de la Grande Loge. Gilbert répète souvent le mot expertise. Nous devrions, selon lui, mieux nous fier à celles et ceux qui ont de l'expertise. Moi, j'ai bientôt vingt ans d'assiduité en loge. Voilà toute mon expertise. Pour les vins, c'est autre chose, puisqu'il s'agit de mon métier. J'en montrerais bien sûr à Gilbert, mais je ne le fais pas. J'ai été cependant touché au cœur par son amitié pour Théo. Parisien hors du coup, il n'avait pas à vouloir lui servir de caution morale, mais les bons sentiments ne trouvent pas toujours les bons mots. Théo m'a expliqué un jour que les bons sentiments font la mauvaise littérature. Je crois avoir compris pourquoi. C'est lorsque je suis en colère que j'écris le plus facilement.

Gilbert n'avait pourtant pas fini de nous surprendre.

- Venons-en maintenant, nous a-t-il déclaré, et il parlait en chef qu'il n'était pas, venons-en au Delta Théo-Ciu-Nestor, celui qui porte secrètement nos couleurs.

Là, il passait les bornes. Ce n'est pas à un Parisien de se mêler de ça.

Or, il est même allé plus loin. Il s'est proposé pour remplacer Théo dans son Delta entre Nestor et Ciu.

Autour des grandes tables de bois de la salle humide, nous étions si gênés que pas un ne levait les yeux.

Nul n'est irremplaçable, bien sûr, mais aux boules, Théo l'était. Du moins pour tenter de battre le Chimpanzé ou l'Avaleur. Il y a près de soixante ans qu'il participe à la *Coupe des Deltas* puisqu'il a passé son premier éliminatoire à l'âge de dix ans. Comment Gilbert pouvait-il espérer notre accord ?

Ce fut aussitôt un barrage d'objections. Le règlement de la Coupe autorisait-il une pareille substitution après le début des

éliminatoires ? Pouvions-nous décider de remplacer Théo sans son avis ? Était-ce indispensable que la rue Tournefort présente un Delta et vise la finale ? Ce barrage spontané n'exprimait pas une hostilité profonde à Gilbert. Il avait ému certains et certaines d'entre nous avec son hommage vibrant à Théo. Nous voulions lui épargner l'humiliation d'une défaite assurée. Il jouait aux boules très convenablement, mais pas au niveau provençal. Comme il arrive souvent aux dignitaires maçonniques, il se surestimait. Voilà ce que nous pensions tous. En loge, il s'agit de paroles. Même vantardes, elles passent. À pétanque, la vérité sort du fer. Sur le Mail de La Roquebrussanne, pendant la semaine de la Coupe, plus de mille experts vous observent. Aucun ne confond un point marqué, voulu et maîtrisé, d'un point donné par la Bonne Mère. En loge, vous rencontrez de l'indulgence. Pas toujours, mais la plupart du temps. Un bon maçon ne juge pas son frère. À pétanque, pas de pardons. Il y a vainqueurs et vaincus.

Théo, toujours si modeste, du moins en apparence, car je le savais fier et peut-être orgueilleux, se moquait parfois ouvertement de Gilbert, son ami de si longue date. Accroché à l'Orient de nos temples, Gilbert, selon Théo, souffrait du mal des hauteurs de vue. C'était là une moquerie et en même temps un compliment. Gilbert n'est pas n'importe qui.

Sa proposition nous embarrassait donc. Nous étions partagés entre irritation et respect, ce qui me rappela l'expression de Théo « forfanterie galopante. » La première fois que je l'ai entendue, à propos d'ailleurs d'un autre dignitaire que Gilbert, je suis allé après la tenue vérifier le sens du mot forfanterie. J'ai noté dans mon carnet les significations successives de ce mot que je ne connaissais pas : tromperie en 1582 et vantardise à partir de 1669, par contagion du terme fanfaron qui nous est venue de la comédie italienne. Théo m'a confirmé plus tard que j'avais bien compris. Très souvent, nos dignitaires en visite dans les loges sont vantards et trompeurs. Ils se présentent comme compétents sur tous les sujets. Ils citent des philosophes qu'ils n'ont pas lus. Ils évoquent des voies spirituelles qu'ils ont découvertes dans les livres de vulgarisation. Ils fanfaronnent, prétend Théo, comme dans la Comédie italienne. Est-ce grave ? Théo dit que non. Toute loge se joue la Comédie humaine avec ses grands, ses petits, ses saints et ses fanfarons. De même que le temple est orienté pour symboliser l'Univers, de même les membres d'une loge symbolisent l'Humanité dans sa diversité.

Nos sœurs et nos frères attablés en chambre humide ont-ils pensé à l'inévitable fanfaronnade décrite par notre grand Théo, quand ils ont écouté Gilbert ? Peut-être que non, mais moi, j'y ai pensé. Après tout, que Gilbert prenne la place de Théo, qu'est-ce que cela peut faire ? Avec un peu de chance pourquoi notre Delta n'irait-il pas en quart de finale ou en demi-finale ? L'éloquence de Gilbert, sa stature, son autorité nous avait d'abord agacés, puis entraînés. J'ai suivi le mouvement. Mais Gilbert en Delta avec Ciu et Nestor, qu'est-ce que cela veut dire pour un initié à la pétanque ? Rien. Se rendait-il compte de ce qu'il faisait ? Sans doute pas. « Comment ose-t-il ? m'a demandé à voix très basse Anne-Marie, la vénérable de notre loge du D.H. Comment peut-on devenir à ce point aveugle sur soi-même ? »

Nous sommes sortis très tard de la salle humide et les conversations se sont poursuivies dans la rue. La chaleur l'avait surpeuplée des habitants arabes de notre vieux quartier. Un citoyen de la Ville-basse, qui ne serait plus passé par la rue Tournefort depuis quinze à vingt ans, aurait pu croire qu'un bateau venu d'Afrique du Nord avait débarqué le soir-même.

Nos voisins nous observaient, qui sortions de notre mystérieuse réunion. Avaient-ils appris par le téléphone arabe nos ennuis avec la police ? Nous quittions notre immeuble, extérieurement si comparable aux leurs, ardents ou excités, chaleureux, volubiles, semblables à ces frères indiens que Kipling dépeint si bien dans son poème *La Loge mère*. Au cœur de l'Inde des Anglais, les frères prolongeaient leurs tenues tard dans la nuit. « ...*L'on se séparait à l'aurore quand s'éveillaient les perroquets et le maudit oiseau porte-fièvre...* »

Au cœur de la Provence, femmes voilées et vieux maghrébins assis sur leurs chaises mal empaillées nous regardaient sans malveillance. Deux de ces femmes font le ménage dans le temple et laveront demain notre vaisselle sale dans l'acre odeur du vin répandu sur nos tables en bois. Le contraste est encore plus fort lors de certaines tenues du *Chemin*, car nos frères de la Grande Loge aiment s'habiller de costumes sombres ou de smokings, avec chemises blanches et nœuds papillon. Il y a là une bien étrange confrontation entre ces musulmans et nous devant le 8, simplement le 8, comme disent parfois nos frères quand ils ne veulent pas prononcer le nom de la rue Tournefort. Ces musulmans savent-ils que c'est de ce 8 que sont partis les obus les plus destructifs contre les religions ? Non, ils ne le savent pas et les choses se sont apaisées depuis lors. « Non pas apaisées, rectifie Théo en citant Montaigne : elles se sont apilées. » Mais la

bataille pourrait repartir d'un jour sur l'autre s'il était touché de façon encore plus grave à la laïcité de l'État.

Tout en discutant à voix hautes et indiscrètes, nous sommes entrés dans la Grand-rue et l'avons remontée pour aller chercher nos voitures en passant devant la boutique de Nestor. Elle reste allumée tard pour offrir aux promeneurs nocturnes sa devanture de lingerie fine.

Nestor m'a pris par les épaules et, très ému derrière ses grosses moustaches, il m'a demandé :

- Ils vont nous relâcher notre Théo, n'est-ce pas, Titou ? Ce Gilbert, quand même ! Il nous en a parlé comme d'un mort.
- D'une certaine façon, il l'enterrait.
- Tu la connaissais bien, cette Marianne, toi, Titou ? m'a demandé Hubert, un frère du D.H. C'était un beau morceau de femme. Ulysse l'avait quittée. À sa place, je me la serais gardée.

Paul, un frère du *Chemin*, s'approcha de nous :

- Titou, tu aurais dû te proposer à la place de Gilbert. Comme il est de mon obéissance, je n'ai pas osé parler pour toi. J'espérais qu'un frère du Grand Orient le ferait.

Robert, un excellent frère, notre hospitalier cette année, semblait fasciné par les petites culottes et les parures de nuit de la vitrine de Nestor. Il nous a dit tout triste :

- Avec un seul de ces accessoires à faire bander les morts, on nourrirait toute une famille de la rue Tournefort.

Il ne plaisantait pas. C'est un bon frère et il nous a regardé nous disperser à regret. Il était tard et je suis enfin, enfin, enfin rentré chez moi après cette longue journée qui a suivi ma nuit sur la banquette du commissariat.

Yvette est revenue de l'hôpital quelques minutes après moi.

- Tu y es allé, toi, dans cette villa du Luberon ? me demanda-t-elle aussitôt.
- Jamais.
- C'est sûr ?

Pourquoi mentirais-je à Yvette ?

- Tu n'as jamais eu de relations personnelles avec cette Marianne ?
- Que veux-tu dire par personnelles ?
- On dit qu'elle se tapait n'importe qui.
- Je ne suis pas n'importe qui et elle était la copine d'Ulysse.

- Mon pauvre Titou, si tu t'interdis toutes les anciennes copines d'Ulysse, tu n'auras bientôt plus personne à draguer. On se couche ?

J'avais trop envie de dormir pour répondre gaillardement à cette invitation. Yvette me fait la réputation d'être un baiseur sans frein, tous les soirs disponible. « C'est pour ça que tu es si maigre, Titou, me disent les frères. Limite-toi à une nuit sur deux. »

Tous les soirs, non, mais que faire d'autre ? Nous regardons très peu la télévision. Pour apprendre à bien écrire, je lis huit ou dix pages d'un livre de littérature que me recommande Théo et nous nous couchons le plus tôt possible avec de l'amour plein les mains. Exceptés les jours de tenue, évidemment. Ces soirs-là, Yvette dort déjà quand je rentre et ça me repose.

Après une nuit en garde-à-vue et cette longue journée, je n'aurais voulu ni aimer ni parler, mais Yvette, infatigable et habituée à veiller par son métier d'infirmière, voulut que je lui raconte tout. Je lui fis un tout petit résumé et sa conclusion me fit peur. Pour elle, un ou plusieurs maçons avaient tué Marianne Laroque. Elle n'avait là-dessus aucun doute et ce fut ce soir-là, pendant que je mourais de sommeil, qu'elle m'exposa sa théorie de la ratatouille.

« Les loges, me dit-elle, sont comme la ratatouille. En théorie et en bonne pratique, on fait la ratatouille avec uniquement des aubergines, des courgettes, des poivrons, des oignons et de l'aïl. Tout cela cuit dans de la bonne huile d'olive. Vous, dans vos loges, vous ajoutez carottes, navets et quelques poires pourries. Vos loges sont donc et resteront toujours des ratatouilles ratées. »

Je me suis endormi d'un seul coup sur cette vision de la ratatouille maçonnique, pas si fausse ici ou là, me dit-on, et particulièrement à Paris, quand les frères d'un même atelier se connaissent à peine et ne dînent jamais les uns chez les autres.

Le téléphone me réveilla. Yvette était déjà levée. Damien m'appelait.

Frère belge, Damien est, comme Victor, un fidèle de la *Coupe des Deltas*. Il se décrit lui-même comme un ballon de rugby, mince en haut et en bas, enflé au milieu. Il a dans les cinquante ans, mais comme il se laisse pousser une barbe rase, si blonde qu'elle paraît blanche, il paraît tantôt très jeune et tantôt presque vieux. Il mène sûrement très bien son affaire d'assurances ou de courtage en je ne sais quoi et voyage beaucoup. Il se dit attaché à la Provence comme un amoureux à sa belle. Sa loge de Gand s'appelle *Le Septentrion*. Elle a invité Théo, Jean-Michel Michel

et Henri, mon vénérable, à venir plancher là-bas en trois occasions différentes. Ils ont été magnifiquement reçus et ils ont couché chez des frères dans de belles maisons, ce qui a renforcé encore plus nos liens très fraternels. Damien adore faire rire avec des blagues érotiques. Il ferme alors ses yeux très clairs comme si nos rires lui faisaient peur.

C'est de mon lit, puisque je n'étais pas encore levé, que je lui répondis au téléphone.

- Théo, notre grand Théo en prison ! C'est affreux, me dit-il. Qui donc était cette fille ? Elle couchait avec lui, paraît-il. Crois-tu qu'il ait pu la tuer dans un coup de folie ?
- Bien sûr que non, lui répondis-je vivement. Elle n'a jamais couché avec Théo, mais avec Ulysse et ils avaient rompu.
- Tu crois ? Et pourquoi pas les deux ?

À l'idée que toute la journée j'allais avoir à m'expliquer sur une affaire dont je savais si peu, je me sentais découragé. Yvette vint me tirer du lit :

- Allez, Titou, tu dois t'occuper de Théo. Tu l'as foutu dans le purin. À toi de l'en sortir.

Ce matin-là, commençait la vraie compétition avec tirage au sort pour les trente-deuxièmes de finale. Comme il y avait beaucoup de travail à la coopé, je résistai à mon envie d'aller aux nouvelles sur le Mail, mais je me rendis chez Théo avant mon boulot.

On accède à son portail par une impasse pavée à l'ancienne et bordée de hauts murs. Ce beau quartier de la Ville-haute date de la fin du XVIIIème siècle : grandes villas carrées entourées de jardins, avec des arbres magnifiques, tilleuls, chênes, pins, cyprès, mûriers et figuiers.

Le portail de Théo est en fer, très lourd, et comme tous ceux du quartier peint en vert sombre. On ne le fermait jamais à clé dans la jeunesse de Théo.

Je pressai le bouton de la sonnette : deux coups brefs et le troisième prolongé. Pas de réponse. Je renouvelai mon coup de sonnette avec les trois coups séparés et distincts du rite écossais. Toujours pas de réponse. Comme Théo n'a plus de chien, je n'entendis rien jusqu'au moment où j'eus l'impression que l'on marchait à pas feutrés derrière le portail. Je déclarai à voix forte qui j'étais et que je voulais parler à Monsieur Sérignan.

Un frère parisien entrouvrit le portail. Je le connaissais peu. Il s'appelle Bernard Leroy. C'est un homme de cinquante ans, toujours très bien habillé, les cheveux roux et la peau pâle. J'avais retenu qu'il était directeur et même assez grand directeur aux Halles de Rungis près de Paris.

- J'habite chez Théo pour le temps de la *Coupe des Deltas*, me dit-il.
- Il n'est pas rentré ?
- Non. Il a pris notre sœur Thérèse comme avocate. Ils doivent être reçus par le juge dans la matinée.

Il y avait une tristesse profonde dans les yeux de ce frère. Dans les miens aussi, certainement.

- Je suis passé pour avoir des nouvelles, dis-je timidement.
- Tibou, ce fut une très mauvaise idée, ce transfert des archives.

- J'en suis honteux et désolé

- Un de tes voisins a parlé, la police est venue ici et ils ont tout ramassé en présence de Théo. Délit d'obstacle à la justice qui peut aller jusqu'à complicité dans un crime. C'est d'autant plus grave que Marianne Laroque habitait ici l'an dernier. Je plains beaucoup Théo. Je redoute qu'il n'ait ni la force ni l'envie de s'en sortir. Tu as commis une énorme faute, mon frère.

Je ne m'étais jamais senti aussi lamentable. La voix douce de Bernard me poignardait. Je me suis rappelé tout-à-coup ce que Théo nous avait dit de lui : « Bernard est un des meilleurs poètes d'aujourd'hui. »

Je n'avais jamais été arrêté au portail. Comme il restait toujours ouvert, du moins dans la journée, je suis toujours entré dans le jardin, puis dans la maison et je montais à l'étage jusqu'au bureau de Théo. Sur rendez-vous, évidemment. Bernard, lui, me maintenait dehors. J'eus l'impression terrible qu'une ombre noire m'était tombée dessus et que Bernard, en sachant plus que moi sur l'affaire, ne me laissait pas entrer pour pouvoir mieux demeurer discret.

Théo coupable d'un meurtre comme l'avait supposé Damien ? Il faut chasser de pareilles idées. Elles mettent le monde en chaos et ce fut pour réagir contre mon propre chaos intime, comme on se secoue en se levant le matin, que je racontais à Bernard la proposition de Gilbert. Pensait-il que Théo libéré serait heureux ou triste que Ciu et Nestor n'aient pas déclaré forfait ?

- Je doute que Théo veuille jouer cette saison et même s'intéresser encore à la Coupe. Gilbert est un frère dévoué. Il sait qu'il sera battu. Je salue sa générosité, mais n'attendez pas l'approbation de Théo. Agissez au mieux. Maintenant, mon frère Titou, laisse-moi. Je veux rester collé au téléphone pour si Thérèse appelait.

J'ai pensé : « Ce que tu as vécu ici jusqu'à aujourd'hui, tu ne le revivras plus. C'est fini. »

Je n'ai jamais connu mon père. Le nom de Gastaldi me vient de ma mère. J'imagine qu'on a le cœur serré quand on revient des obsèques d'un papa et il n'est pas besoin d'avoir fait des études de psychanalyse poussées pour deviner que Théophile Sérignan a représenté pour moi le père que je n'ai pas connu. Or, j'avais l'intuition terrible que, même non-coupable, je ne le reverrais plus.

- Je suis un nourrisseur d'enthousiasme, aimait-il dire, en loge comme au lycée.

Ce fut lui qui me parla de franc-maçonnerie pour la première fois. Il ne m'a pas présenté dans sa propre loge *Le Chemin*, mais à *La Justice*.

- Tu as l'esprit Grand Orient, m'a-t-il dit en souriant d'un air moqueur. À *La Justice*, ils sont plus laïcs, moins symbolistes. Ils disent « connaissance progressive » et nous disons « chemin initiatique », mais en réalité ce sont deux démarches semblables, voire identiques.

Sur le moment, j'ai cru qu'il ne me croyait pas capable d'entrer dans sa loge à lui. Pas du tout. Il m'a orienté vers *La Justice* comme il dirigeait ses élèves, le bac passé, dans telle voie plutôt qu'une autre. Bien plus tard, il m'a dit un soir :

- Je n'avais pas préjugé de tes capacités, Titou. Tu m'avais paru plus proche de nos frères du Grand Orient. Aujourd'hui, tu serais aussi bien chez nous. Bravo, c'est comme ça que j'aime les maçons : sans esprit de clan.

Je visite très souvent *Le Chemin* et *La Lumière*, nos deux loges au Rite écossais, ancien et accepté. Il est vrai que je suis bien partout, mais *La Justice* est ma loge-mère. Je l'aime d'une autre façon. De même, je pourrais dire : « La Roquebrussanne est la ville de mon enfance. Je la préfère à toutes les autres, mais cela ne la rend pas supérieure. »

Théo, que j'ai senti perdu ce matin-là, est une grande figure de La Roquebrussanne. Il a enseigné le français, le latin et le grec pendant plus de trente ans au collège, devenu le lycée. En trente ans, ses premiers élèves sont devenus ce qu'on appelle des notables. Il aensemencé la région ou, plutôt, pour parler comme dans mon métier, il a développé un cépage. On reconnaît un ancien élève de Théo à des riens comme on reconnaît un merlot ou un sauvignon. Tous ses anciens élèves ne sont pas devenus des aigles, mais le cépage Théo est si marquant, si profondément enraciné dans notre sol, qu'il ne produit jamais de la piquette. Moi, je n'ai pas eu la chance d'aller au lycée dans sa classe, mais il a rattrapé mon éducation bien après le temps des études.

Théo connaît merveilleusement le français, le grec et le latin, mais aussi le vin, la vigne, le temps qu'il va faire, les chiens, la chasse, les fromages et les boules. Il a fait de hautes études à Paris dans cette école normale qu'ils appellent supérieure et Théo est effectivement un frère normal et supérieur. Marcher avec lui dans nos rues de la Ville-haute, là où il y a de plus en plus de boutiques de fringues et d'agences immobilières, ressemble à un saut d'obstacles. Tous les trois pas, quelqu'un vient le saluer et lui rappeler qu'il ou elle a été son élève, il y a vingt ou trente ans. La phrase qu'on lui répète le plus souvent c'est : « J'ai eu mon bac grâce à vous, Monsieur Sérignan. Jamais je ne vous oublierai. »

Toutes et tous se rappellent ses hommages à Victor Hugo, quand il exaltait les grandes amours qui durent. Les siennes, avec Antoinette, sa femme récemment décédée, ont duré un demi-siècle. Il m'arrive souvent d'aller me recueillir sur la tombe d'Antoinette. Je ne prie pas. Je pense comme Théo que nous retournerons au néant et qu'un bon maçon ne se laisse pas duper par les promesses d'une immortalité de l'âme. Pourtant, je parle devant sa tombe et je dis : « Bon voyage dans l'espace, Antoinette. »

Inutile de pleurer, mais je suis apaisé lorsque je vais au cimetière, le matin avant de me rendre à mon travail. La lumière caresse la pierre des tombes et il me revient en mémoire les Grands Aïolis où Antoinette officiait comme une prêtresse dans un temple grec. Socrate est le grand homme de Théo. Il m'en a très souvent parlé comme d'un ami qui lui serait très proche. Petit bonhomme, très laid, tout contrefait, qui avait une femme impossible comme il y en a beaucoup dans nos pays méditerranéens et sans doute partout ailleurs, Socrate fut obligé de boire un poison pour qu'il débarrasse le plancher d'Athènes. Il en était pourtant le meilleur citoyen comme Théophile Sérignan, professeur à la retraite, vénérable d'honneur de sa loge *Le Chemin*, respecté de tous, est le meilleur citoyen de La Roquebrussanne.

Ma propre arrestation, ma nuit dans la cage grillagée, tout le monde l'a déjà oubliée. C'est le sort des petits. On nous arrête, on nous condamne et les gens s'en fichent. Yvette, ma femme, s'est à peine inquiétée. Pourtant, je suis mieux loti que Socrate. Yvette est la meilleure épouse que j'aurais pu trouver.

Théo arrêté, transféré à Aix, présenté à un juge avec toute la ville au courant, cela fait nécessairement un bruit de tous les diables sur le Mail et plus encore ces autres mails, pires que le nôtre, qui passent par internet. J'ai pu le vérifier immédiatement en ville et

à la coopérative. En quittant Mégara, la villa de Théo, je suis repassé par le Mail. La fête battait son plein sous l'œil idiot de *Big Brother Bear*.

- Explique-moi ce qui se passe, m'a demandé Damien que j'ai retrouvé devant la Brasserie du Mail. C'est aux francs-maçons qu'ils en veulent ?

J'ai senti Damien contrarié. Lui, le rigolard, ne riait plus. Comme Victor et comme, je le crois, toutes les loges belges, il désapprouve la franc-maçonnerie au grand jour et sur la place publique. Il aime la Provence, les boules, notre vin, il vient nous visiter en tenue et se montre toujours très fraternel, très rigolo, mais il évite les accolades dans la rue. Que l'on puisse bavarder de la loge sans aucune retenue à la terrasse d'une brasserie le choque et le gêne. Soudain, il me prend par le bras, me tire à l'écart et me dit à voix basse :

- Je suis scandalisé par l'arrestation de Théo. Si vous étiez plus discrets, vous n'en seriez pas là.

Victor, qui nous rejoignit, est allé plus loin :

- Note-le dans ton procès-verbal : L'assassin est des vôtres.

C'est là du Victor tout craché. Son esprit fonctionne à l'envers. Pour lui, l'initiation maçonnique devrait nous apprendre à traverser les apparences, à visiter l'intérieur de la terre pour découvrir la pierre cachée.

- En rectifiant, dit-il toujours. *Rectificando*. Tu ne trouves pas directement ce que tu cherches là où tu crois. Il faut creuser. Il n'y a des vérités profondes bien ficelées nulle part.

Devant Damien, là, sur le Mail, alors que les équipes se mettaient en place pour les 32èmes de finale, il m'a encore dit :

- Rue Tournefort, vous partez du principe qu'aucun de vous ne peut être coupable. Et si vous partiez du principe contraire ? « Le commandant Moret sait ce qu'il fait, le meurtrier est un des nôtres. » Cela serait plus conforme à l'enseignement ésotérique traditionnel. Il me paraît plus stimulant de voir en chacun de nous celui qui a tué cette belle fille. Toi, Damien, moi et pourquoi pas Théo ?
- Stimulant ?
- Pour l'esprit, Titou, pour l'esprit ! Il n'y a que l'esprit qui compte. Les facéties du corps, on s'en arrange.
- Arrête, Victor, arrête ! s'est écrié Damien. Comme disait la marquise au baron : « En amour, j'ai besoin d'une barre fixe, pas d'un cerceau. »

Victor s'est éloigné en riant. Damien et moi, nous sommes glissés dans la galerie de deux Deltas qui s'affrontaient. Je devais aller à la coopérative pour mon travail, mais je redoutais d'être interrogé par collègues et clients. Avec Damien, je me sens bien. Il faudra que j'aile un jour dans sa ville de Gand et sa loge, *Le Septentrion*, qui fut sous Napoléon une loge du Grand Orient de France et qui possède tout un immeuble très confortable au centre-ville. Yvette aussi est invitée. Les épouses de nos frères se chargeront d'elle pendant la tenue.

Damien et moi, nous sommes allés ensemble à petits pas jusqu'à la balustrade au bout du Mail pour regarder le paysage. C'est une vue grandiose sur les vignes et nos douces montagnes qui prennent une couleur gris-perle quand les éclaire le soleil doré du matin.

Puis, nous sommes revenus vers les parties en cours. Un de nos frères jouait milieu dans un Delta. Son pointeur avait déjà lancé ses deux boules. Le milieu pouvait soit tirer soit pointer. La boule adverse, qui tenait le point, touchait presque au bouchon. Tirer ou pointer ? Ce fut à moi que notre frère s'adressa : « Titou, dis-moi, je tente le point ou mon tireur fait place nette ? » Il est vrai que je suis comme qui dirait un expert aux boules et j'irais volontiers risquer les finales si je n'avais pas tant de travail à la coopérative. À regarder jouer les autres, je ne calmais pas mon remords d'avoir causé le malheur de Théo. Damien, me sentant remué en profondeur, a posé une main fraternelle sur mon épaule.

- Viens prendre un café.

Marinette, en terrasse, servait les petits-déjeuners par rafales. Dès qu'elle nous aperçut, elle vint vers nous, salua Damien et m'embrassa. Bêtement, j'en eus les yeux pleins de larmes.

- Te frappe pas, mon Titou. Le juge relâchera Théo, mais il nous emmerde, ce Fantoche. Vous n'avez pas quelqu'un de bien placé pour lui casser les reins ?

Et elle ajouta pour Damien :

- Je suis sûr qu'en Belgique, vos frères se débrouillent mieux.

Elle nous libéra une place en terrasse, car toutes les tables étaient prises. Damien me demanda si Marinette était une sœur. Marinette l'entendit et lui dit :

- Titou est mon frère de cœur, mais je connais trop bien la vie pour aller perdre mon temps dans une loge. Moi, j'ai les pieds sur terre.

Elle se pencha vers moi et m'embrassa pour se faire pardonner son ironie. Elle turbinait depuis l'aube et la sueur mouillait sa

blouse blanche. Je fus enveloppé de son odeur. Elle est la femme de mon frère Ciu et jamais je ne la toucherai, mais en ce matin triste, son odeur fut un vrai bonheur. Comme tous les hommes la désirent, elle sait parfaitement nous arrêter à temps. Elle murmura à mon oreille :

- Tu imagines la colère de Théo ?

Les terribles colères de Théo, nous les connaissons bien. Elles sont, dit-il, filles de l'indignation. Les siennes, feintes ou exagérées parfois, signifient toujours quelque chose. Il peut s'immobiliser sur un trottoir de la Ville-haute et partir en guerre publiquement devant les passants intrigués et admiratifs. Quand une ancienne élève, qui a des enfants, se plaint à lui de la dégradation de l'École, il lui arrive de s'emporter haut et fort contre cette Éducation nationale qui, sous prétexte d'éduquer, cesse d'instruire. Théo fronce alors ses gros sourcils noirs, d'autant plus spectaculaires qu'il est chauve, et déclare avec la voix sonore d'un homme qui ne retient plus sa fureur : « Je suis le dernier des dinosaures. Je pond des oeufs énormes. Il n'y a plus personne pour les couvrir. »

Théo aurait pu postuler n'importe quel autre poste en France. Il est resté obstinément fidèle à La Roquebrussanne et on le comprend quand on connaît la belle villa où il habite, cette merveilleuse demeure provençale dont il a hérité de ses parents.

C'est cet homme-là, ce grand prof, dont la ville apprenait en ce matin de fête qu'il a été déféré à un juge, car il est soupçonné d'avoir assassiné sa maîtresse. Toute la ville apprend du même coup qu'il est franc-maçon, quand il est toujours demeuré très discret sur ce sujet sensible.

Nous en parlons, Damien et moi, Damien le rigolo, mais qui est, comme tous les Belges que je connais, un chaud partisan du secret. La statue de *Big Brother Bear* le scandalise et il nous reproche d'avoir accepté cette caricature, comme si on ne pouvait pas donner contre le diabète et l'obésité sans un machin pareil.

- Et Ulysse ? me demande soudain Marinette, qui s'est assise à notre table. On ne le voit plus ? Il a peur ? C'est tout de même lui qui nous a ramené Marianne.

Ulysse ? Je ne l'oubliais pas. Pouvait-il vraiment faire passer son théâtre avant Théo ? Mais il fallait que j'aille à la coopérative. Damien ne voulut pas me laisser y aller seul et il proposa de m'emmener en voiture. Par délicatesse, il ajouta qu'il en profiterait pour commander du vin. À son habitude, il a aussi cherché à me faire rire. Son truc est de prendre le ton d'un aristocrate et il commence toujours par : « Comme disait la

comtesse » ou « comme disait la marquise ». Quand nous avons été installés dans sa voiture, il m'a dit :

- Tout cela va s'arranger, Titou. Comme disait la duchesse en se sortant des bras de son mari, le duc : Ce fut pénible et dégoûtant mais Dieu veuille que je tombe enceinte.

Cette familiarité imaginaire avec la noblesse est la marque de notre frère Damien. Il force son accent belge, devient très drôle et ferme les yeux, comme apeuré devant nos réactions. Un moment plus tard, il m'a encore déclaré :

- Comme le roucoulait la soubrette au marquis « De grâce, Monsieur le Marquis, de grâce, fouettez-moi, fourrez-moi, foutez-moi, mais cessez de gémir ».

Arrivé à la coopérative, il s'est assis dans un coin et il m'a dit de faire mon boulot sans m'occuper de lui :

- Tu m'expliqueras les vins quand tu auras un moment.

Tout en servant les clients, je regardais Damien. Il a beaucoup téléphoné. Dès que je pus me libérer, je courus vers lui :

- Alors, les nouvelles ?
- L'affaire Théo se présente mal.

Mais quelle affaire, bon dieu, quelle affaire ? On me dira : « Tu nous écris-là un drôle de procès-verbal. Il s'agit d'une affaire criminelle, oui ou non ? Va droit au but. » Non, je ne le peux pas. Je dis les choses comme je les ai vécues. À cette heure-là, je ne savais encore rien de vraiment précis et je n'avais aucune expérience des affaires policières.

À midi, au lieu de rentrer chez moi pour déjeuner, je n'ai pas résisté à retourner sur le Mail pour me replonger dans la foule. Tout le monde parlait de Théo Sérignan, le professeur franc-maçon arrêté dans l'Affaire de la Disparue du Luberon. Je fis alors une constatation terrible. Certains des nôtres en étaient rendus à rechercher dans leur mémoire des bouts de phrases que Théo avait dites. De ces riens, ils échafaudaient des hypothèses de culpabilité. Théo meurtrier ? Comment pouvaient-ils le penser ? L'un de nos frères me dit :

- Veuf, sans femme, Théo s'était trouvé une belle fille dans le Luberon. Cela ne marchait plus entre eux. Il s'énerve. Il l'étrangle. Plausible. Excusable. Cela pourrait nous arriver à tous.

Du bavardage indigne ! J'appris aussi que Gilbert Hesse avait réussi à obtenir des organisateurs de la Coupe l'autorisation de remplacer Théo dans son Delta. C'était là une autre façon de tourner la page Théo. J'allais de galerie en galerie, bien incapable

de suivre une partie, cherchant en vain Ulysse des yeux et je finis par retomber sur Damien. Il voulut me faire rire :

- Comme disait la princesse au baron, faut pas vous endormir sur mon sofa, mon cousin, nous avons à sauver le soldat Théo. Vous n'avez donc personne au gouvernement ou à la préfecture pour le sortir de là ?

Non, moi, je ne connais personne dans les hautes sphères. Ce sont les magazines qui connaissent des ministres francs-maçons. Nous, dans les loges, nous n'en avons jamais vu un seul.

Pourquoi Ulysse ne se manifestait-il toujours pas ? Au seul nom de Marie-Germaine Blanc, il avait foncé au commissariat et, depuis, plus personne ne l'avait revu. Que savait donc Ulysse qu'il ne voulait pas s'exposer à nous dire ?

A suivre...